

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Un Rouault par lui-même

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 96-109

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# Un Rouault par lui-même

Serait-ce commettre une erreur que d'affirmer l'existence simultanée, chez le spectateur non initié des œuvres de Georges Rouault, d'un attrait profond et d'une répulsion ? Au mois de mars 1904 — il est né en 1871 au milieu des dernières lueurs de la guerre de 1870 — il rencontrait l'auteur farouche et passionné du *Désespéré*, de la *Femme pauvre*, Léon Bloy, le « mendiant ingrat » ; en dépit du fraternel et chaleureux accueil dont Bloy détenait le divin secret, il n'hésita pas, un jour de 1907, à écrire au peintre : « Si vous étiez un homme de prière, un Euchariste, un obéissant, vous ne pourriez pas peindre ces horribles toiles. » Reproche qui dénote une étrange méconnaissance de Rouault, certes ; mais, sans le savoir, par la négative, l'écrivain rejoignait le peintre là où il travaillait : dans le mystère de la bienheureuse Passion, dans une obéissance eucharistique.

Je voudrais tout simplement permettre à Rouault lui-même de vous en administrer la preuve. Nous sommes en 1911, Rouault a déjà lu de « belles études » d'André Suarès, qu'il estime et qu'il aime toujours mieux. Il est pauvre, il est seul, ne connaît encore aucun marchand, ne trouve presque aucun encouragement ; sa femme — dont il admire « la simplicité, le sacrifice, la résignation sans phrases » — attend un troisième enfant et subvient, grâce aux leçons de piano qu'elle va donner, aux besoins de l'humble famille. La lecture, « faite avec piété », de *Crime et Châtiment*, trouble Rouault, lui ouvre des perspectives nouvelles, mais qui prolongent ce qu'il a créé jusque-là. « Oui, malgré mon infirmité, je sens et je découvre à chaque instant des beautés nouvelles, et quelles beautés, les plus tragiques et les plus basses transfigurées par le génie » (16 juillet 1911). Un besoin de communiquer, de voir clair en lui l'incite à prendre la plume : ainsi commence un long échange de lettres<sup>1</sup> entre lui et Suarès. C'est là que la quasi-totalité

<sup>1</sup> G. Rouault — A. Suarès, *Correspondance*, Gallimard, 1960.

des citations qui vont suivre se trouve. Une remarque encore, non démunie d'intérêt : les révélations de Rouault sur lui-même nous apparaissent comme un parfait commentaire non seulement de son œuvre peint, mais encore de l'évolution de cet œuvre.

Bloy accusait Rouault de peindre « toujours la même salope ou le même pitre, avec cette seule et lamentable différence que le déchet, chaque fois, paraît plus grand ». Et Rouault fit un jour cette confidence étrangement révélatrice : « Le mieux parfois, c'est de peindre en pensant à autre chose, par exemple la musique de Mozart. »

Il semble bien que jusqu'en 1911, jusqu'à la lecture de *Crime et Châtiment*, Rouault ait peint, obéissant à une certitude intérieure, toute secrète et subjective et qui ne parvenait pas à se justifier. Il allait toujours de l'avant, et soudain :

« La joie de Christophe Colomb apercevant le Nouveau Monde, c'est ma joie. Je porte en moi un fond de douleur et de mélancolie infinie que la vie n'a fait que développer et dont mon art de peindre, si Dieu m'exauce, ne sera que l'expression bien imparfaite et l'épanouissement » (p. 3).

Voilà le nouveau monde auquel la conscience du peintre aborde : cette douleur, cette mélancolie infinie — quel en est l'objet ? quelle en est la source et la pente ? nous le verrons — dont l'expérience du monde et des hommes se fait complice et qui ne cesse de conduire son crayon, sa plume et son pinceau.

L'art de Rouault naît donc de cette détresse intérieure, il <sup>2</sup> l'exprime et l'épanouit <sup>3</sup>.

## **Expression de la douleur**

Comment parvenir à l'expression ? Pour Rouault, elle ne peut être que le fruit d'un dialogue intime et solitaire, d'un cœur à cœur avec la vie, la nature : « rêveur passionné, artiste en retrait » (17 novembre 1920), il voit et aussitôt se laisse émouvoir <sup>4</sup> ; il puise alors, simultanément, de

<sup>2</sup> Certains veulent rattacher Rouault au groupe des expressionnistes — allemands pour la plupart.

<sup>3</sup> Littré définit épanouir : « se dit en parlant des fleurs et des boutons, dont les feuilles, les pétales s'ouvrent et s'étalent. La chaleur épanouit les fleurs... La gaieté épanouit le visage. »

<sup>4</sup> Voir dans Claude Roulet : *Rouault* (souvenirs), Bibl. des arts, 1961, pp. 58, 187, 233, 288.

soi et de l'extérieur la « substance créatrice » : un fond de douleur habite aussi bien le cœur du monde que le sien propre, là-bas derrière les apparences. Ce fond commun permet à Rouault de projeter une réalité dans l'autre, car la limite s'évanouit, qui séparait les mondes objectif et subjectif :

« La vie est un spectacle passionnément puissant et fort à condition d'en tirer la substance créatrice qui doit épanouir l'esprit et le cœur... »

« Quand j'étais un tout petit enfant, un visage ou un paysage éveillait en moi tout un monde... Je ne pouvais m'empêcher d'en rêver et d'en vivre par le souvenir [...] j'ai continué à être le même enfant en essayant avec des moyens à moi, maladroits si vous voulez [...] de dire mon émotion » (22 août 1911, pp. 5-6).

Son émotion naît surtout d'une communion au pain de douleur des hommes :

« Je me sens étranger aux joies des autres mais non à leur peine, même quand elle est grotesque, seulement je ne le montre point » (22 mars 1917).

Rouault a continué d'être le même enfant : son cœur connaît donc les sentiments si délicats d'une fragile et vulnérable tendresse, agités de timidité ou de colère stupides. « Je veux la lune dans un seau et les étoiles dans un ruisseau. » Phrase miroitante de poésie où se confondent la lumière et la nuit, le ciel et l'eau terrestre ; phrase à laquelle font écho la peinture et la volonté picturale de ce Rouault qui désira peindre un Don Quichotte :

« Et non pas Chevalier de la Triste Figure.

Mais, glorieux et rayonnant du rêve intérieur qui te fait voir le monde au clair miroir de ton âme ! » (21 avril 1916, p. 141).

Avant de poursuivre, taisons-nous et rêvons sur ces lignes de Rouault ; alors, ses tableaux se confieront mieux à nous.

Mais si l'intime de Rouault s'épanche si totalement lorsqu'il crée, comment s'étonner qu'il soit saisi d'un mouvement de pudeur :

« J'ai été écéuré de ma peinture samedi dernier en la mettant au mur, je me sens plus gêné que si j'étais nu vis-à-vis du public, ce sont mes confidences les plus secrètes, mes émotions les plus pures que j'expose [...] » (p. 8).

Ou encore :

« J'ai toujours l'impression d'être nu et grelottant si je me montre même à ceux-là qui me comprennent infiniment plus et mieux que tous les

autres. Cela va jusqu'à la douleur physique, on vous dira que je suis un malade, c'est possible... » (p. 169).

## **Vision d'espérance**

On pourrait tout bêtement poser une question : que vise Rouault dans cette expression et cet épanouissement du fond de douleur et de mélancolie infinie qu'il porte et que la vie développe en lui ?

Je crois qu'il faut répondre sans hésiter : le bonheur et la joie. La sienne ? Oui, peut-être ; mais la sienne dans celle des autres, par celle des autres et du monde ; sa joie et son bonheur dans et par la joie et le bonheur propre de ses œuvres, de leur matière même, illuminée du dedans. Son « expression » se révèle donc à nous comme la vision — intérieure — du monde ténébreux qu'habite une sourde et incoercible espérance (cf. dans cette perspective : Rom. 8, 18 ss.). Il s'agit ainsi d'une vision dynamique et créatrice d'un monde nouveau, intérieur et extérieur. Mais ce monde nouveau se dégage très insensiblement du monde ancien, seul visible par ses ténèbres, ses angoisses et ses souffrances. Rouault sait très bien que pour rejoindre ce nouveau monde il faut accepter l'aventure de Christophe Colomb : savoir aimer, c'est-à-dire savoir souffrir :

« La plaie, la fin du monde, c'est la peur d'aimer : on craint d'aimer ; du haut en bas de l'échelle sociale, on voudrait être heureux, on voudrait jouir, mais sans souffrir » (1911, p. 13).

Rouault est de ceux qui « cherchent leur âme dans la douleur » (3 mars 1913) : leur âme, c'est-à-dire aussi celle du monde, celle de leur art en quoi le monde est consacré.

« Se connaître, non par la discussion, l'analyse et le verbiage, se connaître par la souffrance et dans la souffrance, se connaître dans la vie et par la vie loin du snobisme et de l'artifice mais dans la vérité et dans l'effort de tout notre être.

Se mesurer, savoir se tendre, se détendre aussi, dominer son imagination et ses nerfs, le bouillonnement de son sang, ses folles colères ou ses saintes colères devant l'Injustice qui règne sur le monde, ou les laisser aller à d'autres heures, les laisser aller sans crainte et sans peur, en sachant qu'à l'instant où on le voudra, on les dominera, c'est l'apprentissage de la vie, et l'art qui en découle n'est pas châtré » (3 mars 1913, pp. 43-44).

Ainsi Rouault pénètre dans la vie comme il pénètre dans l'art, comme il s'enfonce dans la vie spirituelle authentique.

## « ... au cœur du monde comme un feu »

Cette entrée est brûlante, elle a quelque chose d'incandescent : le peintre avoue que le feu devient son maître d'art et de vie ; bien mieux, il a présidé à sa propre naissance<sup>5</sup> :

« Je crois, [...] au milieu des massacres, des incendies et des épouvantements, avoir, de la cave où je suis né, gardé dans les yeux et dans l'esprit la matière fugitive que le bon feu fixe et incruste. » [...]

« Il (le feu) est mon maître à moi aussi, mais je cherche à lui obéir, à profiter de son feu, de ce qu'il me donne... ; ce qui est perdu, raté pour beaucoup ne l'est pas pour moi, j'y vois poindre au contraire avec de la patience, du temps, beaucoup de temps et il faut bien le dire, hélas ! quelque argent ! j'y vois poindre des soleils sanglants ou des lunes bleuies d'argent meurtri... » (27 avril 1913, p. 49).

On dirait que le souffle brûlant de la Pentecôte emporte l'artiste à l'heure de la création :

« Je ne dis pas que celui qui " réalise " le plus vite " vision, forme, couleur ", est le plus fort.

Il est le plus fort dans l'art que je cherche. Aussi voilà qui va vous surprendre. Je réalise (à ma manière, bien entendu je ne dis pas que c'est la meilleure manière), je réalise, dis-je, comme le vent qui passe ou le feu qui flambe. » [...]

« C'est toujours le même effort depuis des années et sur les mêmes toiles et les mêmes œuvres. Seulement et heureusement j'ai travaillé à côté et j'ai parfois une ou deux variantes du même sujet. » [...]

« Je vous dis qu'à mesure que la forme s'épure, même dans mes horreurs, la vision devient plus belle [...] » (18 novembre 1915, p. 133)<sup>6</sup>.

Malgré ce caractère impétueux et violent de la démarche créatrice, Rouault l'accomplit avec un calme obstiné, sans aucun repos, car il veut que sa conquête du monde passe par les mille nuances — qu'il respectera à tout prix — hors de lui et en lui-même :

<sup>5</sup> Claude Roulet, *op. cit.*

<sup>6</sup> Voir encore : 10 août 1913, p. 71 : « Je ne dis pas que je pénètre forme et fond, mais tout à coup comme l'éclair dans l'orage une image fait naître en moi une compréhension plus vive de votre pensée » confie-t-il à Suarès, dont il lisait un livre dédié : « A mon cher Rouault, peintre et potier, qui a l'amour de la matière et le respect du feu. »

« J'ai trop souffert et perdu le goût d'agir, je vois des nuances à l'infini et aimant l'action après la réflexion, j'en arrive à tellement réfléchir que je n'agis plus et sans être au fond un homme très défiant de lui-même, ni très humble, je tombe d'un excès d'humilité dans un excès d'orgueil... »

« Ceux qui me croient un immense orgueil ne pourront jamais, je dis bien jamais, savoir les trances de l'accouchement de l'homme isolé du monde : c'est quand il est arrivé à donner tout ce qu'il peut et doit donner, qu'il s'aveugle le plus sur lui-même, qu'il se torture vers un mieux auquel il n'atteindra jamais ; bien souvent au moment où il donne le mieux sa mesure il ne s'en doute pas. » [...]

« L'inconscient a une part dans la création qui n'est pas qu'une œuvre de volonté, non pas l'inconscient de principe, ni le hasard, mais un je ne sais quoi de fugitif et de profond cependant, qui fait qu'à un certain degré pour certaines raisons une œuvre est vivante ou morte... » (11 juin 1913, p. 57).

Cette solitude bienfaisante et douloureuse de la création authentique connaît de rudes épreuves, car tout entier voué à la délicate perception et à la saisie de ce « je ne sais quoi de fugitif et de profond » qui sommeille au cœur de la réalité et au cœur du peintre, Rouault devient d'autant plus vulnérable aux « faits qui l'environnent » et qui risquent toujours de l'arracher à sa patiente et active contemplation. L'eau est brouillée et le poisson surveillé depuis des heures disparaît, à tout jamais peut-être.

« Je sais la technique que je possède, je sais qu'elle peut rendre des choses rares et hautes et fortes, je sais la pauvre apparence que d'autres ont acquise par travail non par don, je sais qu'il y aura toujours une barrière pour eux justement à cause de l'assimilation qui est le propre de leur nature, cela je le vois bien, oui ! et puis après, voilà la lutte de chaque jour qui dure depuis vingt ans : solitude de plus en plus et à Versailles, c'est-à-dire au pôle Nord de l'art, jamais une communion au moment opportun ; j'ai bien un ami dévoué (Jacques Maritain) mais il succombe plus que moi sous l'accablement d'un travail interminable et quotidien. Alors je sais bien ce que je dois faire, je le fais, mais la suite des années d'efforts amène qu'au moment où je touche au but peut-être, une immense lassitude (qui n'est pas du découragement) me saisit et cependant je ne m'écoute pas. A ces heures de lassitude, le moindre indice, le moindre fait d'apparence bénigne prend les proportions d'une catastrophe, je ne sais plus, je ne vois plus la réalité de mon effort, mais, comme un sot, la réalité des faits qui m'environnent. Je sais qu'il me reste dix pas à faire avec mon fardeau pour avoir peut-être franchi une étape de mon art, très redoutable ; et je m'arrête pour répondre aux bavards, aux théoriciens et aux curieux, aux habiles que j'aperçois : peine perdue, bien sûr, cela s'appelle prêcher dans le désert, le désert d'homme qu'est la Vie pour moi... » (25 juin 1913, p. 59).

Et encore :

« Malgré ce que je puis dire contre mes quatre enfants, j'ai plus et peut-être mieux travaillé que je ne sais le dire ; mais mes désirs sont immenses, aussi le moindre heurt, un enfant qui piaille, le fricot qui brûle, et voilà la ridicule réalité qui s'amplifie dans mon cerveau, l'imagination trotte et si j'ai été troublé ou dérangé pendant une heure je dis que ma journée est f... » (28 août 1915, pp. 125-126).

Cette enquête dans laquelle Rouault s'est engagé corps et âme, lassante, solitaire<sup>7</sup>, douloureusement traversée, ne peut être vécue que dans l'insatisfaction : la Beauté de l'Être semble chaque jour s'enfuir dans un perpétuel au-delà :

« Le côté terrible de ma nature, c'est que je ne suis jamais content de moi, je ne jouis pas pleinement de mes réussites, et j'ai toujours dans l'œil et dans l'esprit un progrès à accomplir » (1<sup>er</sup> novembre 1913, pp. 81-82)<sup>8</sup>.

### **Ouvert à la liberté et à la paix intérieures**

Et pourtant, cette insatisfaction, Rouault n'accepte pas qu'elle soit troublé et manque de paix. Son cœur d'enfant de Dieu sait trop bien que la paix est à la fois le signe de la Présence de l'Esprit et sa demeure ; aussi :

« ...c'est justement pour ne pas travailler dans la fièvre et l'énervement que je m'arrête » (7 janvier 1914).

Et encore :

« Cela me semble bon de ne plus peindre du tout. Je vais plus loin, je crois qu'il serait nécessaire de le faire au moins une fois pas an, mais on aime son vice, et c'est un vice chez moi et je ne crie pas triomphe car IL me reprendra et demain, au milieu de tous ces êtres positifs et durs qui ne voient qu'eux et leurs besoins matériels, je vais de nouveau rager comme un vieux chien hargneux... » (17 janvier 1914, p. 92).

<sup>7</sup> ... et cependant communiant : « L'héroïsme de l'homme isolé des coteries et pauvre, qui cherche à progresser vraiment, est frère de celui qui donne sa vie pour sa patrie attaquée » (1<sup>er</sup> septembre 1914, p. 110).

<sup>8</sup> 6 juin 1914: « Je suis toujours tendu vers l'effort prochain et j'oublie ce qui s'en va. »



Il s'agit de sauvegarder sa liberté intérieure et sa solitude, même face à l'œuvre qui attend son accomplissement : les lois qui président au développement de la vie spirituelle sont aussi celles qui régissent la création d'art : « J'ai été trop attaché à ma tâche immédiate. Dieu fasse qu'au milieu de tous mes soucis je le devienne moins... » (28 décembre 1913, p. 88).

Cela suppose et exige un grand courage, « et la forme la plus vraie du courage, la plus lavée de rhétorique, est sans doute la patience », p. 99.

« Je semble avancer, ce sentiment est délicieux et le piétinement atroce même aux très patients artistes et je suis d'une patience (dans mon art bien entendu) inouïe... » (6 mai 1914, p. 100).

Il est intéressant de rapprocher une autre citation, car elle montre à l'évidence avec quel sérieux Rouault envisage son entreprise artistique : il s'avouait patient, mais aussitôt sentait le besoin de préciser, de délimiter le champ où s'exerce sa patience « dans mon art bien entendu », et maintenant il écrit :

« Moi qui passe pour un " bagarreur " aux yeux des gens un peu superficiels. J'ai une patience infinie dès qu'il s'agit de questions spirituelles... » (p. 307)<sup>9</sup>.

Dans cette perspective, il sera tout naturel que la prière rejoigne la démarche créatrice : de part et d'autre, l'homme s'efforce de rejoindre, dans l'amour et la paix, un au-delà de la réalité, un au-delà immanent à elle, et qui la transfigure :

« Je ne suis ni patient ni recueilli autant qu'il le faudrait, mais je prie, je prie tantôt mal, tantôt mieux, mais constamment depuis que je suis au monde, c'est pourquoi je ne suis pas encore mort de chagrin, m'enlevant par un effort suprême à tout ce qui me trouble, m'impatiente et m'exaspère » (p. 116).

Délivré des filets de l'oiseleur, Rouault pressent à la fois qu'il pénètre toujours plus avant dans l'univers rêvé et qu'il est comme assisté, visité : il devra compter sur autre « chose » que sur l'homme<sup>10</sup> :

« Dans l'isolement nous avons à craindre quand nous avons de l'imagination de prendre nos rêves pour des réalités et notre effort... pour l'axe du monde... Mais si Dieu nous donne l'humilité intérieure nous sommes

<sup>9</sup> Voir encore : 27 mai 1914 : « Je crois, moi, à un épanouissement religieux. »

<sup>10</sup> « C'est la peinture qui est la cause de ce besoin de me retirer de tout momentanément, même des conversations les plus chères et les plus amicales. »

sauvés, car la langue de Dieu et son esprit viennent au secours de celui qui se retire sincèrement en lui-même, suivant les dons qu'il possède... » (28 décembre 1911, p. 11).

Délivré, mais non point blessé ; attiré et visité, mais non point fermé aux hommes :

« Ma vie est simple et vouée à mon effort spirituel et pictural mais elle est très chargée et c'est uniquement à moi qu'il incombe d'y mettre un peu d'ordre, jouissant cependant du doux privilège que me confère avec vous une amitié déjà ancienne » (24 octobre 1924, p. 194).

### **Notre chant est Amour**

Nous avons entendu Rouault nous parler des différents aspects et de la visée de cet « effort spirituel et pictural » qui est sa vie entière, où rien finalement ne relève du caprice, de la fantaisie ou du hasard<sup>11</sup>. En quête de son âme et de celle du monde, il nous confie que tout ce qu'il fait, en réalité, n'est rien d'autre qu'une plongée dans les ténèbres (de l'homme, de la souffrance, du péché) pour libérer la lumière :

« Je suis un peureux et en même temps un téméraire. Je regarde avec crainte et trouble ce qui vient de mon cerveau et de mon cœur. J'avais le nostalgique sentiment

du petit apprenti du faubourg,  
j'aimais les ritournelles  
et l'orgue de Barbarie,

je n'étais pas fait pour être si terrible comme ils disent, mais quand je revois certaines choses anciennes ou actuelles je me sens, avec Orphée, au sombre séjour des morts. [...]

Je crois à la Douleur, elle n'est pas feinte chez moi ; voilà mon seul mérite. Je suis fou de peinture et, comme tout enfant, j'espère et rêve encore à je ne sais quel jardin merveilleux, c'est une Terre promise où il ne me sera pas permis de pénétrer de mon vivant » (1926, pp. 229-230).

Et voici une indication qui rejoint ce que nous disions en commençant :

« Mon Ecole fut misère [...], ce qui ne m'empêchait pas de chanter, car dans ma jeunesse on chantait encore » (27 septembre 1928, p. 243).

<sup>11</sup> « Ma douleur serait d'être un Juif errant de la peinture dans mon art et dans ma vie » (15 mars 1916, p. 138). «...j'ai horreur du caprice sans grâce et de l'humeur vagabonde, j'aime la continuité dans l'effort » (p. 236).

La courbe de cette plongée, Rouault la décrit explicitement :

« Plus ou moins caché notre chant est AMOUR, mais nous passons parfois avant d'y atteindre par l'Enfer et le Purgatoire » (1917, p. 147).

Elle s'accomplit par un homme « écartelé entre le rêve et la réalité » qui aime, qui prie et qui chante :

« Quand, à peine sorti de l'école, je passais sur le parvis pour aller chez le grand-père agonisant, seul soutien spirituel de l'enfant que j'étais et que je suis souvent encore,

oserai-je vous l'avouer,  
je chantais  
vers Notre-Dame.

Ma prière était chant intérieur, le grand-père mort, et moi tellement impuissant à formuler — sinon plus tard en art bien-aimé — les obscurs et secrets désirs d'un cœur ardent et malheureux... » (9 juillet 1934, pp. 282-283).

Il chante pour enchanter, pour consacrer les misères humaines, évoquées sous les traits des prostituées, des clowns, des pauvres, des petits bourgeois, par les scènes de rues, de guerre, etc.

Cette lente pénétration dans l'épaisseur ténébreuse de l'homme devient dans l'âme, par l'âme adorante et compatissante de Rouault, comme une semence de grâce, comme une sorte de prélude à l'Incarnation.

L'aventure intérieure de Rouault, les tourments qui le déchirent au spectacle hideux du mal, l'écho douloureux du cri jeté par des êtres défigurés ont fait de lui un être qui, uni à son Seigneur, tente de porter, d'ôter le péché du monde.

C'est que, s'il ose plonger dans la nuit du péché, il le fait à l'ombre de la Croix :

« L'Ombre de la Croix (je l'ai pressenti en 1895)... il n'y a que cette ombre qui soit propice aux pauvres hères qui ont encore au cœur un grand amour pour ce qui ne se voit pas, ni ne se pèse — et c'est pour cela que j'ai peint, non pour les Docteurs de la Loi écrite, les managers et les Membres de l'Académie du Beau fixe » (13 mai 1939, pp. 319-320).

Quelques lignes de Suarès montrent à quel point celui-ci pouvait comprendre Rouault :

« Plus nous sommes artistes, plus nous devons faire de la beauté avec l'horreur du mal même. Il est vrai qu'il faut avoir le courage de prendre tout ce mal en soi, et la force de le supporter. Mais ce n'est pas vivre, que de ne pas s'en délivrer. L'artiste est celui qui sauve le monde de la douleur,

en lui donnant les formes les plus belles de l'amour. Voilà Rembrandt, ce Christ de la peinture, à cent mille coudées au-dessus de la plastique païenne. L'artiste " doit " délivrer le monde de la douleur, même s'il ne se délivre pas de sa propre souffrance. Pesez cette dure pensée » (8 février 1913, p. 39).

Et encore :

« Il est une sphère de sentiment, un univers fermé, une pensée mystique où je n'ai pas d'autre compagnon que vous. Et je sais que vous-même vous n'avez personne pour comprendre ce fond et cette ascension de votre propre nature, sur le plan supérieur où se confondent la prière et la recherche ardente d'une vérité idéale » (19 décembre 1923, p. 184).

Dans une lettre-préface à un livre qui parlait de lui, Rouault écrit à l'auteur :

« Ne parlez pas tant de moi sinon pour exalter l'art ; ne me donnez pas comme le brandon fumeux de la révolte et de la négation ; ce que j'ai fait n'est rien, ne me donnez pas tant d'importance. Un cri dans la nuit. Un sanglot raté. Un rire qui s'étrangle. Dans le monde de tous les jours mille et mille obscurs besogneux, qui valent mieux que moi, meurent à la tâche.

Je suis l'ami silencieux de ceux qui peinent dans le sillon creux ; je suis le lierre de la misère éternelle qui s'attache sur le mur lépreux derrière lequel l'humanité rebelle cache ses vices et ses vertus.

Chrétien, je ne crois dans des temps si hasardeux qu'à Jésus sur la Croix » (cité par Courthion, *Rouault*, Flammarion, p. 222).

Il n'est pas étonnant alors que cette « descente aux enfers » parvienne à transfigurer sa propre vision et la matière elle-même qui la révèle :

« J'ai pris en horreur, non pas Paris, mon pays, mais la vie que j'ai pu y mener, je parle de la vie active et extérieure ; l'autre, plus secrète, m'a sauvé et aidé à garder certain ordre et équilibre.

Il est curieux de penser que la nature a, pour son serviteur, docile comme un enfant (si je ne me gobe pas trop en l'affirmant)... des sourires — et m'aide infiniment plus qu'autrefois à me dépouiller. Cela ne s'explique pas très bien avec des mots, mais le pinceau à la main... [...]

La nature a, pour moi, des grâces d'état : elle me calme sans m'endormir, me grise légèrement, non sans profit, je l'espère, et mieux qu'entre les quatre murs de la rue Martignac » (20 janvier 1940, pp. 328-329).

Ou encore :

« ... la vision vient malgré moi à plus de sérénité, de plus je découvre [...] une alliance de ce que j'ai en moi, un mariage d'inclination dans un

certain rythme, là il n'y a plus de science qui tienne : nous allons être sur un autre terrain, cela tient au cœur et à l'esprit et ne s'emprunte pas » (pp. 72-73).

« Même mes monstres vont prendre un bain de lumière : ce ne sont déjà plus des monstres... » (p. 87).

Ses filles deviendront des femmes, puis Véronique ou Marthe. Ses clowns et ses condamnés, le Seigneur Jésus lui-même :

« Le visage a été toute sa vie le sujet essentiel qui, pour lui, exprime tout l'homme. Rouault, voulant en quelque sorte faire assumer au Christ l'humanité pécheresse, lui a donné quelque chose du visage de ses pitres : long nez, front bombé, yeux enfoncés, c'est-à-dire de son propre visage. La légende de Jésus imprimant son visage sur le voile de Véronique a donc pour lui une signification qui semble dépasser l'anecdote pieuse. Ce visage de l'homme pécheur que Rouault a pris pour le donner au Christ, il le lui fait rendre à l'homme, mais racheté, apaisé » (cf. *Etudes*, septembre 1964, pp. 215 à 219).

En toute vérité l'on peut affirmer que plongeant en soi — profondément ému et fécondé par le spectacle du monde — Rouault s'est ouvert au monde où Dieu venait à sa rencontre, à notre rencontre, y apportant sa lumière, sa joie et sa paix. Celles-ci à leur tour, comme cachées au sein de la matière picturale elle-même, l'ont transfigurée.

Rouault sait que la matière elle-même est conduite par Dieu. Aussi lui fait-il entière confiance. Sa matière toujours plus lumineuse retrouve dans sa transparence, dans sa phosphorescence le toucher de Dieu capable de recréer un monde perdu dans les ténèbres du péché. Il communique, ou mieux, s'efforce de communiquer à ce reflet de lumière incréée qui maintient toutes choses dans l'existence : elle devient révélation de la présence divine<sup>12</sup>. Ne serait-ce pas une redécouverte voisine de celle d'un Teilhard de Chardin ?

## L'art du Serviteur

Un sens si intégralement humain<sup>13</sup> de l'art se situe à mille lieues, l'on s'en douterait, de l'esthétisme raffiné et creux d'un André Gide ou d'un

<sup>12</sup> On lit dans la dédicace d'un livre de Suarès à Rouault : «... parce qu'il est capable de mettre une âme religieuse dans la matière » (p. 168, note).

<sup>13</sup> « Je suis tant homme que rien plus, écrivait François de Sales à la baronne de Chantal (lui avouant la douleur qui était la sienne devant la mort de sa petite sœur ; mais cet aveu implique l'amoureux consentement à l'œuvre divine de la

Oscar Wilde. Issu d'une famille humble, ouvrière, qui a le sens inné du beau, Rouault — comme Péguy — ne pouvait créer que taillant dans la pauvreté de l'homme :

« I n'y aurait rien d'étonnant à ce que je fasse, moi aussi, ce que d'autres ont fait en illustrateurs, mais à l'antipode de l'illustration, vers un art populaire [...] » (23 juillet 1912, p. 25).

Son art sera, comme l'objet qui sort des mains pleines de sagesse et de respect du vieil artisan, populaire et soigné :

«... j'aime mon art autant que j'aimais mon père [...] et sans orgueil, je vois de moins en moins d'artistes aimant leur art très profondément et cela est pour moi une aussi profonde tristesse que d'avoir vu la mort dans les yeux de mon père. » [...]

« Un vieil ouvrier comme mon père était ému et sérieusement disait quand il voyait ma mère ou mes tantes tirer un tiroir brutalement et le forcer en le remettant en place : " O ces femmes ! elles ne se rendent pas compte qu'elles font souffrir le bois !... " cela peut sembler ridicule à bien des gens, pas à moi » (22 juin 1912, pp. 18 à 22).

De plus il sera grave et religieux :

« Le côté essentiel aussi, c'est que l'on ne rigole pas (moi, cela m'est permis en faisant certaines petites estampes) ; qu'un rire involontaire arrive, cela n'est rien, mais si l'on ne voit que cela, c'est triste. J'ai la prétention de faire sans déclamation un art grave et religieux ; j'ai horreur de l'esprit facile, du calembour de commis voyageur... » (25 juin 1913, pp. 60-61).

Tout son effort tend vers l'avènement d'un art intime, humble, harmonieux et châtié. S'il aime la céramique à cause de sa matière travaillée par le feu, il aime « les peintures grâce à ce je ne sais quoi qui tient aussi à la matière et à la peine, à la facilité de la reprise, [...] à la sueur de l'ouvrier sur son œuvre et aussi peut-être à de grandes lois de composition alliées à des rythmes que je vois dans la nature et qui sont en moi, que je n'ai aucun mérite à posséder, comme tant d'autres n'ont aucun mérite à peindre directement devant la nature un morceau de bravoure quand ils sont nés pour cela » (4 juillet 1913, p. 67).

Providence, active dans les événements extérieurs et au fond de l'être) néanmoins au milieu de mon cœur de chair, qui a tant de ressentiments de cette mort, j'aperçois fort sensiblement une certaine suavité, tranquillité et certain doux repos de mon esprit en la Providence divine qui répand en mon âme un grand contentement en ses dé plaisirs » (2 novembre 1607).

Il rêve d'un art, jailli comme une fleur sauvage de l'humus humain :

« ... j'ai un passé de peintre verrier, adorable souvenir ; mon passage y a été court, mais m'a marqué d'un sceau légendaire, épique, j'ose dire traditionaliste,

je pense à la Rose de Chartres  
que je ne connais pas,  
honte et misère !

mais j'ai sous les yeux à cette époque d'autres vitraux radieux,

malheureux et solitaire  
comme Moïse  
cherchant la Terre Promise. » [...]

« Ils oublient cela, ceux qui situent tout et me veulent romantique [...]. J'ai horreur, justement, de cette fausse richesse du faux vitrail, de ce côté tableau vivant qui a perdu l'art du vitrail.

[...] J'avais bien plus l'amour d'une forme châtiée

et d'une harmonie relevée

que de tout ce vieux " toc " romantique » (pp. 199-200).

Tout devient alors image de Dieu, tout l'univers devient par son art — qui demeure celui d'un orant uni à l'Eucharistie du Sauveur — expression de l'homme créé à l'image et à la ressemblance du divin Sans-Visage :

« Comme autrefois devant les parades foraines ou, à quatorze ans, devant les vitraux anciens, oubliant tout et m'oubliant moi-même, j'ai découvert cette vérité première : un arbre sur le ciel a le même intérêt, caractère, et la même expression que la figure humaine. Il s'agit de le dire : la difficulté commence là » (p. 238).

Gabriel Ispérian